

Et la belle Espagnole souriait, heureuse de réjouir un peu la malade.

Pendant les premiers jours de leur arrivée à Majorque, le comte avait fait visiter à sa femme les principaux monuments de Palma, Marie étant alors assez forte pour le supporter.

Ce furent les églises qui les attirèrent tout d'abord : la cathédrale, immense, dont les piliers nombreux portent de merveilleuses sculptures, ainsi que son superbe portail ; l'église *San Francisco*, celle du *Monte-Sion*, qui offrent encore de grandes richesses.

Le sacristain qui leur servit de guide pendant leur visite à la cathédrale les fit s'arrêter devant le tombeau en marbre noir sur lequel un sceptre, une couronne et une épée étaient déposés.

— Le corps du roi don Jayme II y est enfermé, leur dit-il ; il est parfaitement conservé depuis tant de siècles ; le voulez-vous voir ? La comtesse avait fait un geste d'épouvante en se reculant.

— Non ! non ! s'était-elle écriée ; laissez le roi en paix, je ne veux pas troubler son repos. Heureux ceux qui peuvent prier sur le tombeau des leurs ! avait-elle ajouté.

Et son mari l'entraîna loin de ce coin funèbre.

Ils s'extasièrent ensuite devant la *Casa consistorial*, ce splendide édifice, aux portes et aux fenêtres à frontons d'une belle architecture ; son toit s'avance sur une grande profondeur, et cet auvent admirablement sculpté lui donne grand air. Dans une des salles des séances se remarque le portrait du roi don Jayme Ier, *el Conquistador*.

La *Lonja*, bel édifice de style gothique, dont les tours à crénaux se reflètent dans l'onde ; le *Palacio Real*, superbe demeure de construction romaine, leur plurent aussi infiniment.

Mais, plus que ces œuvres des hommes, la nature radieuse de Majorque, cette perle des Baléares, les attirait.

Sous un ciel à l'azur éclatant où volaient de blanches colombes, ils se plaisaient à errer tous deux, dans leur *galera* aux mules richement caparaçonnées, par les larges chemins bordés d'arbres splendides qui jetaient sur leurs fronts l'ombre de leurs puissants rameaux, ou en suivant un sentier longeant la mer, et tout parfumé de romarin et de lavande. Et, disséminés sur la falaise, de gais moulins tournaient au vent du large de toutes leurs ailes de lin.

La jeune femme aspirait à pleins poumons cette brise douce et embaumée, qui semblait lui apporter une existence nouvelle. Et le comte renaissait à l'espérance en voyant ses yeux devenir plus rieurs, ses joues se colorer sous l'action vivifiante de cette température exquise.

Parfois ils rencontraient de gracieuses filles revenant de la fontaine en portant sur la hanche, d'un geste charmant, leur cruche en forme d'amphore. Ils s'arrêtaient dans de coquets villages cachés sous les amandiers et les oliviers. Des jeunes gens s'y reposaient des travaux du jour en jouant sur la guitare des airs majorquins au rythme entraînant ou berceur. Pour plaire aux étrangers, toujours les bien accueillis dans cette île, les jeunes filles, si sédui-

santes sous ce voile blanc qui leur encadre le visage, prenaient leurs castagnettes et dansaient une *jota*, à cet accompagnement bizarre mêlé à celui des guitares.

— Encore, encore !... disait Marie, enthousiasmée par la légèreté des danseuses et l'harmonie des mélodies.

Mais quand le comte voulait récompenser musiciens et danseuses, il devait s'y prendre très adroitement, afin de ne pas froisser leur fierté native. C'était toujours la jeune femme qui glissait gentiment les pièces d'or dans les pochettes des tabliers, en disant doucement dans cette langue espagnole qu'elle commençait à connaître :

— Pour vous acheter une jolie mantille, et boire aussi à ma santé. Voyez, elle est bien chancelante, vous ne pouvez me refuser !

Et des pleurs brillaient souvent dans les grands yeux noirs, remplis de jeunesse et de santé, qui la regardaient.

Ils aimaient encore à se laisser bercer par les flots sur la balancelle d'un vieux marin, au pittoresque costume, qui leur chantait aussi une lente mélodie retraçant la vie aventureuse des pêcheurs et leur amour pour la belle charmeuse, dont les caprices sont souvent si terribles.

Hélas ! toutes ces joies devaient finir. La maladie s'aggravait, malgré toutes les ardeurs de la pauvre jeune femme à se rattacher à la vie, et elle dut rester au *castillo*, n'ayant même plus la force de descendre du grand balcon, où elle passait ses jours à demi étendue sur sa chaise-longue.

Elle espérait encore, cependant ; il lui était si douloureux de laisser Roger seul, tout seul ! Elle mettait cette faiblesse qui l'anéantissait sur le compte des mois brûlants qu'ils venaient de traverser.

— Bientôt je serai mieux, disait-elle.

Et le comte le désirait ardemment, sans trop l'espérer. Les suffocations devenaient si violentes parfois !

CHAPITE VII

LA FLEUR S'INCLINE

Ce relèvement de tout l'être qui précède souvent la mort se continuait chez Mme de Peilrac. Débarassée de ces étouffements qui la faisaient cruellement souffrir et la retenaient au lit ou sur une chaise longue, elle avait repris ses promenades dans le jardin. Elle pouvait même, à sa grande joie, aller jusqu'à l'église remplir ses devoirs religieux ; elle en avait été privée pendant bien des semaines.

Et pour remercier Dieu de cette amélioration dont elle se réjouissait surtout pour Roger, elle multipliait les prières et les actes charitables. Aussi était-elle bénie de toute la population pauvre du Terreno de Palma.

— Nous resterons dans cette île où j'ai recouvré la santé, Roger ! disait-elle. Entourés de bons et vrais amis, dans cette nature idéalement belle, au climat délicieux, nous y vivrons mieux qu'ailleurs.

Et le comte, dans tout le bonheur de son âme, s'associait à ces projets.